

Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 94 (1985)
Heft: 5

Artikel: "J'ai beaucoup appris"
Autor: Wiedmer, Lys
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682194>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Par Lys Wiedmer

Lorsque, entre octobre et décembre, le nombre des réfugiés a brutalement augmenté au camp de Wad Sherif, près de Kassala, passant de 5000 à 50000, ce jeune médecin de la Croix-Rouge suisse a spontanément conclu un nouvel engagement de quelques mois. Après s'être mis sans retard à la recherche d'un remplaçant pour son cabinet médical à Berne, il est parti là où on avait grandement besoin de forces, accompagné de sa femme Susanne, laborantine et dessinatrice technique, à qui nous devons les prises de vue de ce reportage.

Depuis fin janvier, Martin Weber est de retour en

Martin Weber, médecin de profession, connaît bien le Soudan. Il aime ce pays. La première fois qu'il s'y est rendu, c'était à Kassala, comme délégué de la Croix-Rouge suisse.

Suisse. Il a repris son cabinet et ses visites régulières au domicile de ses patients. C'est alors qu'il a ressenti combien les événements du Soudan l'avaient transformé. «En dépit de la misère, je n'ai pas pu me défaire de l'impression que les gens là-bas vivent malgré tout. Depuis que je suis rentré à Berne, je ne rencontre au cours de mes visites que solitude, sentiments d'angoisse, difficultés de contact. Dans les immeubles, il y a des gens qui se vantent de ne connaître personne, de vivre d'une manière totalement anonyme. C'est frustrant.»

Lorsque Martin Weber essaie de donner une réponse à la question cardinale de la valeur culturelle d'un peuple, il pose au préalable trois critères: Qu'en est-il de l'hospitalité? Comment la société se comporte-t-elle vis-à-vis des enfants et vis-à-vis des personnes âgées? De ce point de vue, les Soudanais nous sont de loin supérieurs, bien qu'ils n'aient ni lieux de célébration de la culture, comme les opéras, ni lieux pour la conserver, comme les musées. Ils ont une culture du cœur. Lors de mon premier séjour au Soudan, en parcourant le pays du nord au sud, j'ai

appris à connaître et à apprécier les Soudanais.

Ils ont une fierté particulière, qui ne nous est pas familière. Par simple politesse, pour ne pas décevoir leur interlocuteur, ils promettent par exemple certaines choses qu'ils ne pourront manifestement pas tenir. Leur hospitalité, spontanée et sans arrière-pensées, est impressionnante. Pour la première fois, l'idée de richesse a pris pour moi une tout autre signification, qui n'a rien à voir avec la possession matérielle. Chez nous, être propriétaire de sa maison est le signe d'une certaine position sociale. Au Soudan, la plus grande valeur, c'est la sociabilité. Pourrait-on imaginer dans

«J'ai beaucoup appris»

une société aussi rigide ment hiérarchisée que la nôtre, qu'un infirmier mette les bras autour des épaules de son maître, l'attire vers lui pour lui dire: «Viens, là-dedans, quel qu'un a besoin d'aide.»

Fatur

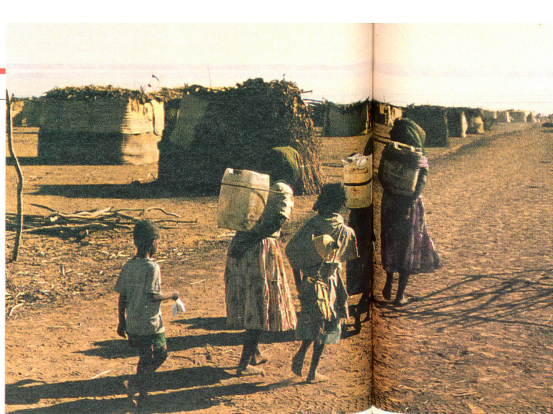
Ce ne sera pas faire honneur à un Soudanais que d'inscrire sur sa tombe: «Il a consacré sa vie au travail et à l'accomplissement de ses devoirs.» Pour les habitants du pays, il s'agit avant tout de vivre!

Martin Weber raconte: «Au Soudan, on travaille de 8 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, mais pas d'une traite. A 9 heures, les Soudanais font une pause d'une heure, qu'ils appellent le fatur. Le fatur se compose d'une collation complète et de thé. Au moment du fatur, la vie s'arrête. Après 14 heures, plus question d'entreprendre quoi que ce soit.

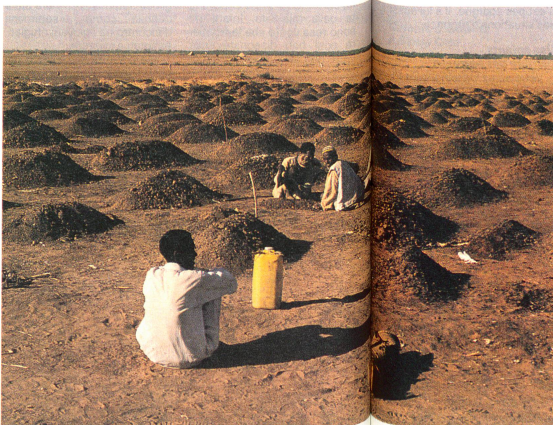
Si vous passez au moment du fatur devant un groupe de Soudanais en train de manger et de bavarder, vous serez invités à vous joindre à la table des convives, même si l'on ne vous connaît pas. Et vous n'aurez jamais l'impression d'être un importun; l'intérêt pour autrui est authentique.

La sagesse des anciens a encore une valeur

Martin Weber ne peut s'empêcher de faire des comparai-



Rien ne fit tant plaisir au docteur Martin Weber que de revoir un peu de vie dans le camp.



Les tombes: des monticules à perte de vue. Hommes et femmes n'ont même plus une larme à verser sur leur enfant, lors de l'ensevelissement.

sons critiques entre l'attitude de la société soudanaise vis-à-vis des enfants et des personnes âgées et celle de notre société. Et là, nous nous sommes ostensiblement engagés dans la mauvaise voie. «Lorsque je me rends au domicile de mes patients, je devine une hostilité latente envers l'enfant. Dans les appartements, la pièce la plus belle

est réservée à l'enfant. Ici, c'est la chambre des adultes, et l'enfant est souvent dans un coin, dans un espace étroit, sans lumière, sans ventilation. De même, la vieillesse a une valeur qui confère le respect. Après avoir passé loin de son pays ses années de jeunesse et de maturité, au cours desquelles il aura beaucoup vu, vécu et appris, l'homme parvenu au seuil de la vieillesse s'en retournera dans son pays natal. Il passera ses années de vieillesse à raconter son existence, à donner des conseils de sagesse aux jeunes, un rôle qui lui confère une grande considération.

Il ne faut pas s'étonner si Martin Weber aime le Soudan, un pays qui, malgré ses immenses problèmes, réussit à héberger environ un million de réfugiés.

La mort a une autre signification

Dans le camp de Wad Sherif, Martin Weber a découvert une autre attitude devant la mort: «Nous, médecins, faisons le serment de maintenir la vie à tout prix. Notre société industrielle policée se révolte à l'idée que partout dans le monde il y a des gens qui meurent de faim, bien qu'il suffirait d'un peu d'organisation pour éviter ces catastrophes. Au milieu de cet afflux de sauveteurs, impossible à coordonner, j'étais affligé à l'idée que les sauveteurs n'étaient pas les seuls à être démunis, mais que le pays tout entier se trouvait désarmé face à eux et admettait toutes les formes d'intervention au mépris des mentalités locales. La mort, je l'ai vécue des centaines de fois, a une autre signification pour eux que pour nous. J'ai vu des femmes mettre en terre leurs enfants avec des yeux secs, peut-être parce qu'elles n'avaient plus de larmes, peut-être aussi par résignation à la volonté d'Allah. Les enfants et les chameaux constituent certes la plus grande richesse, la mort d'un enfant, comme chez nous, n'en assombrit pas moins toute l'existence des survivants. Mais les Soudanais ne se révoltent pas contre le destin.

Un voyeurisme malsain

Les œuvres d'entraide vivent d'appels dramatiques à l'opinion publique, qui attendent les donateurs et les rendent plus généreux. Wad Sherif, à vu généralement défilé bon nombre de visi-

teurs, prévus ou imprévus: journalistes, délégations, importantes ou modestes, envoyées par les œuvres d'entraide, délégués de gouvernement de tous les continents, à la recherche de sujets intéressants, tout un peuple dont il a fallu organiser le séjour. Alors que j'étais satisfait de voir, au bout de semaines de désespoir, que les indigènes commençaient à sortir de leurs cases précaires et à faire preuve d'initiative, les photographes et les journalistes, eux, étaient là, à la recherche

tion, parce que, disent-ils, on les rend dépendants de l'aide. Le médecin bernois les qualifie «d'êtres effrayants». L'approvisionnement alimentaire du camp est aujourd'hui assuré dans une large mesure, mais l'alimentation en eau est toujours précaire. Les médecins et les aides érythréens sont d'avis que des points d'eau supplémentaires ne sont pas souhaitables, afin de ne pas augmenter l'attractivité du camp. Au lieu de creuser de nouveaux puits, ce qui serait techniquement possible, on

LAIT EN POUDRE: UN APPORT INDISPENSABLE

Au Soudan, la formule de lait en poudre constitue un apport alimentaire indispensable contre la famine. Mélangé à un peu d'huile et de sucre, il constitue une bombe en protéines, graisse et hydrates de carbone.

Le lait en poudre est utilisé de deux manières au camp de Wad Sherif. Soit selon la méthode «on the spot feeding», selon laquelle le lait est dissous dans l'eau pour pouvoir être consommé immédiatement par les personnes sous-alimentées, surtout les femmes et les enfants, soit en donnant aux patients tuberculeux ou aux mères qui allaitent des rations de lait en poudre pour une semaine. On ne peut éviter le partage de la ration distribuée entre les membres d'une même famille, les contraintes étant impossibles à effectuer. Le lait est en général bien supporté. Il fait partie des produits alimentaires connus du nomade.

Martin Weber pense qu'à un certain moment, il est inutile de donner une bêche à une personne souffrant de la faim. Naturellement, à long échec, il s'agirait de reconstruire le cheptel des populations nomades, mais dans la situation actuelle, le lait en poudre est un élément indispensable pour assurer la soudure.

des scènes dramatiques pour leurs reportages. Un autre médecin de l'équipe, le Dr Th. Heimgartner, a appelé ce besoin d'information typiquement occidental «le pillage des cadavres».

Carences malgré l'investissement constant

Malgré un investissement total de leurs personnes, tous ceux qui ces derniers mois se sont retrouvés au Soudan se sont sentis démunis, impuissants et sont revenus profondément insatisfaits. Le groupe de base qui constitue la Croix-Rouge travaille en étroite collaboration avec les Erythréens. Environ 70 pour cent d'entre eux proviennent du haut plateau de l'Erythrée. Ils ont une autre mentalité que les nomades des basses terres, soumis à leur destin, ou les Soudanais. Eux, ne veulent pas renoncer, ils croient en leur pays et sont prêts à se battre pour cela. Martin Weber leur accorde une grande considération, bien que ce soit précisément ce groupe de réfugiés qui rendent les Blancs en partie responsables de leur situa-

tion, parce que, disent-ils, on les rend dépendants de l'aide. Le médecin bernois les qualifie «d'êtres effrayants». L'approvisionnement alimentaire du camp est aujourd'hui assuré dans une large mesure, mais l'alimentation en eau est toujours précaire. Les médecins et les aides érythréens sont d'avis que des points d'eau supplémentaires ne sont pas souhaitables, afin de ne pas augmenter l'attractivité du camp. Au lieu de creuser de nouveaux puits, ce qui serait techniquement possible, on

préfère amener l'eau par camions-citernes (lesquels d'ailleurs, si la pluie tant attendue se mettait à tomber, ne pourraient plus avancer sur les terrains marécageux). Dans cette situation de crise, les ex-guérilleros des hauts-plateaux d'Erythrée se sont révélés comme des partenaires constants et responsables des délégués de la Croix-Rouge.

On a beaucoup écrit, filmé, discuté sur tous les événements terribles de l'Erythrée et du Soudan. Ce témoignage, ces propos d'un médecin engagé nous montrent combien l'optique des bénéficiaires de l'aide peut découler d'autres valeurs et que l'aide ne doit jamais être une voie à sens unique. □